

UNIVERSITE DE GENEVE
Département de psychiatrie
Centre psycho-social

FACULTE DE MEDECINE
Professeur André HAYNAL

ORPHELINAGE ET CREATIVITE

THESE

présentée à la Faculté de médecine de l'Université de Genève
pour obtenir le grade de docteur en médecine

par

Jean-Michel PORRET

de

FRESENS (Neuchâtel)

Thèse No 3574

GENEVE
Editions Médecine et Hygiène
1977

UNIVERSITE DE GENEVE
Département de psychiatrie
Centre psycho-social

FACULTE DE MEDECINE
Professeur André HAYNAL

ORPHELINAGE ET CREATIVITE

THESE

présentée à la Faculté de médecine de l'Université de Genève
pour obtenir le grade de docteur en médecine

par

Jean-Michel PORRET

de

FRESENS (Neuchâtel)

Thèse No 3574

GENEVE
Editions Médecine et Hygiène
1977

La faculté de médecine, sur le préavis du professeur André Haynal, autorise l'impression de la présente thèse, sans prétendre par là émettre d'opinion sur les propositions qui y sont énoncées.

Genève, le 24 mars 1977

Le doyen :
Marcel Jenny

Thèse No 3574



A Monsieur le Professeur André Haynal, instigateur de ce travail, qu'il trouve ici l'expression de ma plus vive reconnaissance pour son aide, sa bienveillance et son enthousiasme.

Cette thèse a bénéficié de la précieuse collaboration de Mesdames Dora Heer et Maud Struchen comme aides bibliographiques, ainsi que de Madame Janine Turuvani pour la dactylographie. Qu'elles soient sincèrement remerciées.

A MES PARENTS

A JANINE

ORPHELINAGE ET CREATIVITE

Goethe: "Le tout dans la science est d'avoir un aperçu des phénomènes..."

Winnicott: "Je pense qu'il est possible de détecter chez tous les artistes un dilemme inhérent qui relève de la coexistence des deux courants: le besoin urgent de communiquer et le besoin encore plus urgent de ne pas être trouvé... C'est un jeu élaboré de cache-cache dans lequel se cacher est un plaisir, mais n'être pas trouvé est une catastrophe."

I. INTRODUCTION.

Le problème du génie et de ses liens avec la psychopathologie a été débattu à de nombreuses reprises dans la littérature, notamment dans le fameux livre de Lange-Eichbaum, "Genie, Irrsinn und Ruhm" (1), et a fasciné aussi bien le grand public que les psychiatres eux-mêmes, lesquels ont cherché à rapprocher psychose et créativité. Dans ce travail, nous partons d'un fait plus précis l'orphelinage et essayons d'en examiner les issues possibles.

Il nous semble que l'orphelinage peut en quelque sorte servir de paradigme pour caractériser les difficultés que rencontre la psychopathologie: on se trouve en face d'un événement qui peut donner lieu à beaucoup d'issues et même si l'on prend en considération que l'orphelinage couvre des données diverses, en distinguant, par exemple, nettement l'orphelin de père, enfant unique, laissé avec sa mère dans une symbiose toute particulière, de l'orphelin de père entouré d'une fratrie importante et élevé par la suite par un substitut paternel, il n'en reste pas moins que ce fait est vécu subjectivement de manière très différente, comme nous allons le constater plus loin et tenter de l'illustrer dans une étude que nous rapporterons.

De plus, un autre facteur donne une certaine actualité à cette recherche: si l'on se place dans une perspective prophylactique et dite de psychiatrie de communauté, on peut dire que les orphelins constituent sûrement une "population de risque". Notre étude, qui met l'accent sur les issues positives de l'orphelinage, relativise naturellement au plus haut point cette conception de "population de risque" et montre en effet qu'à la suite de cet événement singulier, spécifique, ne touchant qu'une

(1) Lange-Eichbaum Wilhelm / Kurth Wolfram, (1967): Genie, Irrsinn und Ruhm. (Genie-Mythus und Pathographie des Genies).

population minoritaire, voire peut-être, si l'on réfléchit en termes de courbe de Gauss, une population marginale, on est en présence non seulement d'une "population de risque", mais aussi d'une population dont le sort paraît déterminer une créativité particulière.

II. DESCRIPTION DU MATERIEL DE RECHERCHE.

Nous avons décidé de limiter notre étude à la créativité littéraire et aux écrivains français du XIX^{ème} siècle. Nous nous sommes intéressés à la biographie des écrivains français du XIX^{ème} siècle les plus célèbres, c'est-à-dire, ceux dont le génie créateur est universellement reconnu, dans le but de déterminer si un nombre significatif d'entre eux avait subi la perte ou la séparation d'un ou des deux parents durant l'enfance ou l'adolescence.

D'après le dictionnaire des lettres du XIX^{ème} siècle de chez Fayard, nous avons rassemblé au hasard les noms des écrivains les plus connus et avons obtenu au départ un nombre de 43 écrivains, dont nous avons ensuite étudié séparément la biographie. Dans le but de confirmer rigoureusement, non seulement si une séparation ou perte d'un parent s'était produite durant l'enfance, mais aussi l'âge exact de la séparation, nous avons dans un deuxième temps vérifié chaque donnée biographique dans l'Encyclopédie Britannica. Faute de renseignements précis dans ces deux ouvrages, nous nous sommes vus obligés d'éliminer huit noms de la liste de départ. En outre, lors de données contradictoires dans les deux ouvrages précités, nous nous sommes référés, pour trancher, aux dates citées dans les monographies de Seghers, ainsi que dans la collection des éditions du Seuil, "Ecrivains de toujours".

Nous avons été alors en mesure d'établir que 17 écrivains, sur un total de 35, avaient été séparés ou avaient perdu l'un ou leurs deux parents durant leur enfance ou leur adolescence. Le tableau I de la page 3 groupe les créateurs littéraires selon que la perte ou la séparation a eu lieu durant les phases préœdipiennes, la phase de latence ou l'adolescence. La colonne de droite est réservée pour les écrivains qui, jusqu'à 20 ans, ont eu leurs deux parents.

Vu le caractère limité de cette étude, que nous présentons comme nullement exhaustive, nous pensons naturellement que l'examen de la biographie d'autres auteurs d'époques et de nationalités différentes, aurait peut-être été à même d'apporter des renseignements plus intéressants.

III. DISCUSSION DES RESULTATS ET REVUE DE LA LITTERATURE.

D'après le tableau I., nous pouvons donc constater que la perte du père durant l'enfance de ces écrivains est un fait assez frappant, tout en n'allant pas jusqu'à admettre, qu'il y a là une cause directe de leur créativité.

Neubauer (1960) fait une revue de la littérature psychanalytique concernant les orphelins. Il rappelle que Freud, en 1910, dans son étude sur

Séparés des 2 parents entre 0 et 7 ans	Décès ou séparation d'un parent entre 0 et 7 ans	Décès ou séparation d'un parent entre 7 - 12 ans	Décès ou séparation d'un parent entre 12 - 20 ans	Parents présents de 0 à 20 ans
Balzac Honoré de (élevé par sa nourrice)	<u>père</u> Hugo Victor (séparé du père jusqu'à 9-10 ans)	<u>père</u> Huysmans Joris-Karl (à 8 ans, décès du père)	<u>père</u> Loti Pierre (à 20 ans, décès du père)	Barthélémy Auguste Châteaubriand François
Nerval Gérard de (mère déc. alors qu'il avait 2 ans - père mi- litaire absent)	Renan Ernest (à 5 ans, décès du père)	Maupassant Guy de (à 10 ans, séparé du père)	Vigny Alfred de (à 19 ans, décès du père)	Comte Auguste Daudet Alphonse Flaubert Gustave France Anatole
	Rimbaud Arthur (à 6 ans, séparé du père)			Gautier Théophile
	Sainte-Beuve Ch.-Auguste (père décédé avant sa naissance)			La Rochefoucauld François
	Sand George (à 4 ans, décès du père)			Lamartine Alphonse
	Zola Emile (à 7 ans, décès du père)			Maeterlinck Maurice
	Baudelaire Charles (à 6 ans, décès du père)			Maine de Biran P.-P.
	Dumas Alexandre père (à 4 ans, décès du père)			Mallarmé Stéphane
	Dumas Alexandre fils (séparé du père jusqu'à 7 ans)			Michelet Jules
	Constant Benjamin (à 3 semaines, dé- cès de la mère)			Mistral Frédéric
	Stendhal (à 7 ans, décès de la mère)			Musset Alfred de
				Rostand Edmond
				Mme de Staël
				Verlaine Paul-Marie

Léonard de Vinci, enfant illégitime élevé uniquement par sa mère, décrit un type d'homosexualité masculine dont les facteurs étiologiques semblent être d'une part la séduction du fils par la mère, laquelle en l'absence de mari reporterait tous ses affects sur l'enfant, et d'autre part l'absence de l'influence paternelle sur le développement oedipien; Neubauer cite également les idées des auteurs suivants:

-Ferenczi (1914) insiste sur la fixation au père perdu dans l'histoire infantile des homosexuels mâles, ceci étant attribué à l'absence de conflits normalement inévitables entre père et fils.

-Aichhorn (1925), lors d'une étude sur les délinquants, est frappé par l'inadéquation de l'idéal du moi du jeune enfant sans père.

-Mélanie Klein, comme le souligne Susan Isaacs (1943), remarque que l'inversion du complexe d'Oedipe est renforcée chez les garçons par la représentation fantasmatique d'un père absent à la fois idéalisé et sadique.

-Fenichel (1931) établit que, lors du décès du parent du même sexe, l'enfant réagit par la culpabilité, engendrée par la réalisation des désirs oedipiens fantasmatiques, tandis que, lors du décès du parent du sexe opposé, l'enfant réagit par l'idéalisation du parent mort, basée sur de violents désirs oedipiens restés insatisfaits.

-Les travaux d'Anna Freud et de Burlingham (1943-44), entrepris pendant la guerre sur des orphelins de père, confirment le lien intense à une image paternelle fantasmée, que ces enfants construisent, et semblent indiquer que ces mêmes enfants, lors de la phase oedipienne, sont contraints de créer dans leurs fantasmes, ce qui n'existe pas en réalité.

-Nunberg (1955) considère l'idéalisation fantasmatique du père manquant comme un moyen permettant un attachement à un homme réel, à travers lequel certains enfants peuvent achever leur développement oedipien et surmoïque. Nunberg note cependant que d'autres enfants, qui sont élevés sans père, sont pleins de ressentiment, se conduisent impitoyablement comme s'ils n'avaient aucune culpabilité et ainsi prennent leur revanche sur le monde extérieur, pour n'avoir pas eu de père.

Dans les publications de cas cliniques traitant des troubles du développement oedipien chez les orphelins, Neubauer a trouvé, de 1930 à 1954, 10 cas d'orphelins examinés de façon intensive du point de vue psychodynamique par différents auteurs; sur les 10 cas, il y avait 5 garçons et 5 filles. Des 5 mâles, 4 perdirent leur père, un sa mère. Pour les filles, le père était absent dans tous les cas. Sur ces 10 patients, 8 devinrent orphelins durant la phase oedipienne, alors que 2 l'étaient déjà auparavant.

Voici brièvement, selon Neubauer, ce que pensent ces différents auteurs concernant leur patient:

-Eisendorfer (1943) décrit le cours du développement de deux femmes ayant eu précocément avec leur mère une relation anormalement intense, vu l'absence du père; il insiste sur le fort lien primaire homosexuel à la mère avec fixations orales, sur l'immaturité du moi, sur la répression de l'agressivité à l'égard de la mère, agressivité qui fut inévitablement retournée contre elles, ainsi que sur la structure sadique-orale du surmoi. Eisendorfer conclut que "une des plus importantes conditions pour être aimé dans ces situations où un seul parent est présent, est l'identification avec le parent absent: un lien homosexuel est ainsi établi entre le patient et le parent restant."

-De semblables éléments (séduction maternelle, fixation orale, immaturité du moi et répression de l'agressivité prégénitale) sont mentionnés chez une jeune patiente par Annie Reich (1954), qui insiste sur la persistance d'éléments sadiques et archaïques dans le surmoi.

-L'idéalisation du père mort, en tant que défense du jeune garçon contre la séduction maternelle précoce, contribua à l'homosexualité d'un des patients de Susan Isaacs (1945), ses relations homosexuelles idéalisées et sadiques, reflétant sa secrète recherche toujours déçue du père absent idéalisé.

-Bennett et Hellmann (1951) étudièrent un garçon illégitime dont les fantasmes intenses d'un père à la fois extrêmement idéalisé et punitif lui permettaient de se protéger contre l'angoisse de réaliser ses désirs incestueux à travers la séduction d'une mère hostile aux hommes et vécue comme sadique et phallique par le garçon, lequel, vu le côté dangereux pour sa masculinité que représentait tout fantasme hétérosexuel à l'égard de sa mère, développa des fantasmes homosexuels vis-à-vis du père.

-Wulff (1942) retrace le développement de l'homosexualité d'un jeune homme dont la mère mourut quand il avait 4 ans et fut chroniquement hospitalisée auparavant, et dont le père, séducteur et punitif, devint le premier objet d'amour de l'enfant. Plus tard, malgré des efforts hétérosexuels, le garçon resta fixé à son premier objet d'amour homosexuel. Neubauer souligne que cet exemple d'une mère absente est significatif en ce que, contrairement à tous les autres cas, il n'est fait aucune mention du remplacement fantasmatique du parent absent.

Les deux exemples suivants illustrent le fait que le modèle de séduction de l'enfant par le parent restant n'est nullement universel:

-Chez un autre patient de Isaacs (1943) qui avait perdu précocement son père et qui fit un attachement homosexuel à un oncle servant de substitut paternel, l'inversion de complexe d'Oedipe fut encore renforcée par le fait que deux femmes, la mère et la tante de l'oncle, s'occupaient de l'enfant et par le fait que la vraie mère de l'enfant manifesta une constante hostilité vis-à-vis de la masculinité de ce dernier.

-Fenichel (1930) cite un exemple présentant des conditions opposées à celles du cas ci-dessus, mais des effets similaires; il s'agit d'une fille dont le père était mort le jour de sa naissance et dont la mère ambivalente et décevante, l'enfant n'étant par ailleurs pas du tout gratifiant, favorisa la persistance d'un lien préoedipien entre elle et sa fille. Cette fille s'identifia à une image paternelle idéalisée, seulement pour être toujours déçue, puisqu'alors aucun homme ne pouvait être le bon. Sa relation sadique avec les hommes masquait la non réalisation de ses premiers désirs pour sa mère.

Neubauer n'a trouvé que deux cas où la perte d'un parent durant la phase oedipienne intensifie les désirs et les craintes d'un complexe d'Oedipe positif déjà existant, ce qui entraîne une fixation aux conflits oedipiens.

-Keiser (1953) décrit la fixation oedipienne d'une adolescente dont le père l'a quittée avant l'âge de 4 ans. La déficience de son surmoi tirait son origine de l'occasion ratée de déssexualiser le lien oedipien primitif.

-Meiss (1952) expose le développement d'un garçon qui perdit son père durant la période oedipienne; ce décès intensifia et fixa sa rivalité oedipienne et ses craintes de castration. L'absence d'expériences réelles continues avec son père rendit le garçon incapable de corriger l'image d'un père castrateur et tout-puissant, image déjà formée

antérieurement lorsqu'il avait désiré remplacer son père.

Neubauer pense que "les histoires de ces dix cas doivent attirer notre attention sur le potentiel pathogène que peut exercer l'absence d'un parent sur l'identification sexuelle et la formation du surmoi". Cependant, il estime que "les données ne permettent pas une différenciation étiologique entre l'effet de l'absence d'un parent et la pathologie du parent restant et que d'autres variables dans le développement oedipien de l'orphelin, comme la manière de s'adapter à la perte ainsi que la relation du sexe de l'enfant avec celui du parent manquant, ne doivent pas être négligées." Neubauer remarque encore que "des objets fantasmatiques immensément idéalisés ou dotés d'attributs sadiques, remplaçant un parent absent, sont presque ubiquitaires; leur fréquence dans des situations dynamiquement différentes souligne leur importance dans le développement des relations objectales."

Neubauer (1960) expose ensuite le cas d'une petite patiente de 3½ ans qui avait été abandonnée depuis l'âge de 4 mois par son père, parce que ce dernier désirait un fils. Le désir ardent de la fillette pour son père absent avait été rapidement transformé en fantasmes très idéalisés le concernant, lesquels étaient accompagnés par une confusion de son identité sexuelle. (Elle affirmait sans cesse préférer être un garçon.) A 7 ans, la patiente avait passé rapidement de l'ambivalence phallique à une pseudolatence, sans avoir réellement maîtrisé le conflit oedipien. Son surmoi tirait son origine des conflits de la phase anale et de l'ambivalence phallique; sa rivalité avec sa mère avait été précocement refoulée; l'angoisse de castration avait été insuffisamment élaborée pour atténuer et dépasser l'angoisse d'abandon, qui était l'expression des conflits de la phase phallique, et pour supprimer l'envie du pénis qui fonctionnait moins comme défense contre l'angoisse de castration que comme seul moyen à sa disposition d'être réunie avec le père.

En comparant les cas tirés de la littérature et son exemple clinique, Neubauer met en évidence qu'on retrouve en général des fixations phalliques, que le parent absent soit du même sexe ou du sexe opposé, pouvant conduire à l'homosexualité, et des troubles de la formation du surmoi, lequel est soit sévère avec des composantes sadiques préoedippiennes, soit déficient, autorisant alors les agirs incestueux. Cependant, pour Neubauer, le facteur dynamique le plus important pour le développement de l'enfant est le parent restant, qui est vu comme le séducteur préoedipien de l'enfant. Cet auteur confirme la valeur de la généralisation de Fenichel en 1931: "Lorsque c'est le parent du même sexe (le rival oedipien) qui décède, l'enfant perçoit cela comme la réalisation du désir oedipien, ce qui donne naissance à de forts sentiments de culpabilité, alors que si c'est le parent du sexe opposé (l'objet oedipien) qui disparaît, le désir oedipien reste insatisfait et conduit à une idéalisation fantasmatique du parent mort, ainsi qu'à une augmentation de ce désir. Le reste dépend de quand et comment l'enfant apprend le décès du parent." Neubauer fait néanmoins la réserve suivante: tandis que Fenichel n'indique que l'idéalisation fantasmatique de l'objet oedipien, les données décrites auparavant montrent que les fantasmes concernant le parent absent ont soit un caractère extrêmement idéalisé, soit extrêmement punitif, ou les deux à la fois, et que cela ne dépend pas simplement de la relation entre le sexe de l'enfant et celui du parent absent, mais aussi du degré de développement de l'enfant lui permettant de s'adapter à la perte; -il faudrait ajouter: ainsi que de son âge, comme le soulignera fort justement Yarrow plus loin, notamment si c'est dans l'âge oedipien ou préoedipien que la perte intervient.

Neubauer conclut que, bien que l'importance de chaque composante diffère selon les cas, le remplacement fantasmatique du parent absent, dont il résulte une perturbation des relations objectales, est l'un des facteurs dynamiques les plus spécifiques du développement oedipien d'un enfant élevé par un seul parent; l'absence de réalité oedipienne pousse ainsi l'enfant à doter le parent absent d'une toute-puissance magique, allant dans le sens d'une gratification ou d'une punition, l'agressivité contre le parent absent, aussi bien que contre le parent présent, restant réprimée. Neubauer atteste donc que l'expérience oedipienne requiert la stimulation des deux parents pour permettre le développement de toutes les complexités relatives à cette organisation.

Dans une étude de 150 illégitimes adolescents et adultes, Genevard (1956) établit que "l'illégitimité prédispose au déséquilibre caractériel et sensibilise indirectement à la tentative de suicide." Il note de plus la fréquence remarquable de "l'immaturité affective" et de "l'infantilisme psycho-sexuel" chez les illégitimes, ainsi que le fait que les illégitimes engendrent plus souvent des illégitimes que la population normale et que la plupart du temps, ce sont des "déséquilibrés caractériels" qui donnent naissance à des enfants illégitimes. Genevard insiste sur le statut social particulier de l'enfant illégitime qui n'est pas "un enfant comme les autres, parce qu'il lui manque un père" et sur le fait que "l'illégitime est particulièrement visé soit parce qu'il est élevé par une mère qui tend inconsciemment à substituer son enfant au partenaire conjugal absent, soit parce qu'il est constamment frustré d'affection, soit enfin parce que l'absence du père ou sa présence non affective sont autant de facteurs déterminants pour l'empêcher de bien structurer sa personnalité." La carence affective, "qu'elle se manifeste pas l'absence réelle ou l'excès de soins maternels adéquats" aurait pour conséquences une mauvaise structuration du moi et une insuffisance, voire une déficience du surmoi, lesquels seraient responsables de l'organisation de l'individu sur un mode caractéropathique plutôt que névrotique (au sens strict).

Leichty (1960) utilisant une technique projective, "The Blacky Test", (série de 12 planches représentant les attitudes d'un chien Blacky et de sa famille), désignée pour étudier préférentiellement le développement psycho-sexuel et les relations objectales, conclut également que le processus d'identification de l'enfant avec le père était influencé défavorablement par l'absence du père.

Pollock (1962) dans une étude comparative faite sur sa clientèle privée (380 patients examinés sur une période de 8 ans) a trouvé que la plus forte incidence du décès d'un parent avait lieu pour les femmes lors de l'adolescence et pour les hommes à l'âge de 1 ou 2 ans; il relève que la mort d'un parent durant l'enfance n'avait pas chaque fois pour résultat une grave pathologie et qu'il était donc loin de proposer que cette perte était la cause principale des difficultés émotionnelles des patients.

Yarrow (1964) distingue différents types de séparation, suivant la durée, la répétition de celle-ci, et suivant qu'elle est permanente ou temporaire. Il insiste sur le fait que la signification de l'expérience de séparation n'est pas la même selon la variabilité des facteurs concomitants énumérés ci-dessous:

1. L'âge de l'enfant au moment de la séparation (la période au cours de laquelle l'enfant est le plus sensible à la séparation, se situe vraisemblablement d'après Yarrow durant le processus d'établissement de relations affectives stables avec une image maternelle, c'est-à-dire entre 6 mois et 2 ans; en ce qui concerne le père, il semblerait que la séparation d'avec celui-ci pendant la période oedipienne, puisse être particuliè-

rement traumatique).

2. La qualité de la relation avec la mère avant la séparation (la réaction immédiate paraît être plus sévère chez l'enfant profondément attaché à sa mère, mais son adaptation future a l'air plus adéquate que celle de l'enfant qui n'a jamais vécu une relation intime avec sa mère.)

3. Le caractère des soins maternels suivant la séparation initiale.

4. Le caractère de la relation avec les parents durant la séparation, si celle-ci est temporaire.

5. La durée de l'expérience de séparation.

6. Les expériences ultérieures renforçant ou atténuant la séparation initiale.

7. Le rôle des facteurs constitutionnels.

Yarrow est d'avis que les données acquises jusqu'ici ne différencient pas clairement les effets de l'expérience de séparation en soi et les conditions ultérieures la renforçant.

Gregory (1966) souligne qu'une autre alternative concernant l'orphelinage, c'est-à-dire que celui-ci pourrait mener à la créativité, à une meilleure adaptation avec une moindre vulnérabilité à la décompensation psychique à l'âge adulte, a rarement été considérée, si ce n'est par Goertzel V. et Goertzel M.G. (1962), ainsi que par lui-même dans un travail antérieur. Ses deux études statistiques faites sur des patients psychiatriques, en contraste avec d'autres sur la délinquance et les conduites antisociales, ne montrèrent pas que la perte d'un parent durant l'enfance était associée plus fréquemment avec la dépression ou une autre catégorie nosologique, que ce soit la névrose ou la psychose, chez l'adulte.

Bowlby et Parkes (1970) posent comme un fait généralement admis que chez les malades répondant au diagnostic de "personnalités psychopathiques ou sociopathiques", on rencontre souvent des ruptures prolongées du lien mère-enfant au cours des 5 premières années de vie. En outre, ces 2 auteurs citent Wolfenstein (1966), laquelle, en examinant des orphelins, s'était rendu compte qu' "ouvertement ou secrètement, ces enfants niaient la finalité de la perte, l'attente du retour du parent perdu subsistant à un niveau plus ou moins conscient"; ceci va dans le sens du "fantasme de retrouver un jour le parent perdu" décrit chez des orphelins par E. Jacobson (1965) et nous fait émettre l'hypothèse que ce facteur qui consiste à chercher à retrouver le parent perdu ou son remplaçant pourrait être aussi une source de créativité.

Stolorow et Lachmann (1975) exposent le cas d'une jeune femme en traitement psychanalytique, dont le père fut tué alors qu'elle avait 4 ans. Les auteurs essaient de démontrer que cette perte du père a joué un rôle important dans la formation de troubles de l'estime de soi, de l'identité sexuelle, ainsi que dans son mode de relation pathologique avec les hommes. Cependant, ils insistent sur le fait que la perte du père n'avait pas altéré le fonctionnement de base de son moi, notamment les fonctions autonomes et médiatrices, ce qui prouverait un développement relativement stable avant le décès du père. Les fonctions défensives du moi étaient perturbées par la mise en place d'un système statique de déni dans le fantasme de la mort du père. La découverte de ce système de défense par la patiente durant l'analyse fut fondamentale, rendant possible un tardif travail du deuil et par là-même la dissolution de cette organisation défensive.

En opposition aux résultats obtenus par Gregory, Aimard, Guyotat, Laurent et Confavreux, dans une étude rétrospective et statistique faite sur des patients psychotiques qui se sont décompensés entre 15 et 25 ans, signa-

lent que l'incidence du décès ou de la disparition du père durant l'enfance (avec des pics de fréquence se situant à la naissance, vers 5 ans et vers 12 ans) se révèle statistiquement significative, contrairement à celle du décès ou de la disparition de la mère qui ne l'est pas.

En 1953, Kanzer avait déjà remarqué qu'un nombre frappant d'écrivains avaient été orphelins dans leur très jeune âge (à 6 ans ou moins); il mentionne les noms d'Edgar Poe, de la famille Brontë, de George Sand, Dean Swift, Léon Tolstoï, Rousseau, Baudelaire, Hawthorne, Byron, Dante, Dumas père. Kanzer se demande ensuite "si leur vive imagination, la morbidité de la plupart d'entre eux, ainsi que les traits de personnalité de type paranoïaque ou dépressif, tournant autour de l'identification avec le parent mort, ne tireraient pas leurs racines de cette expérience infantile traumatisante."

D'autres auteurs ont consacré leurs études aux moyens que certains créateurs utilisaient pour lutter contre leur condition d'orphelin.

Hamilton (1969) s'intéresse à la biographie et aux écrits du poète John Keats qui perdit son père à l'âge de 9 ans, puis dans l'ordre son grand-père et sa mère. Il met l'accent sur l'incapacité de Keats de faire le deuil de ces pertes successives et sur la relation entre cette incapacité et l'état dépressif chronique que le poète présenta ultérieurement. Selon Hamilton, la défense la plus efficace contre la dépression fut pour Keats l'échappatoire dans la lecture et la création de poèmes, qui étaient des tentatives répétées de faire le deuil et à la fois de restaurer l'objet perdu, en externalisant, sous forme de poèmes, ses rêves qui devinrent une partie intégrante de cette fusion régressive avec l'objet perdu et qui avaient originellement été utilisés par l'enfant pour suppléer, durant son sommeil, à la perte de gratification orale maternelle.

Le même auteur (1975) suggère que la dépersonnalisation a fonctionné comme une défense très importante dans la vie de l'écrivain Joseph Conrad, lui permettant de négocier plus ou moins bien ses difficultés d'élaborer le deuil de sa mère et de son père, qu'il perdit respectivement à 7 et 11 ans. Néanmoins, ce mécanisme de défense sous des conditions anxieuses extrêmes devenait insuffisant, Conrad se décompensant alors sur un mode psychotique de persécution avec pertes des limites du moi. H. Deutsch (1959) met en évidence dans son étude du personnage de Conrad "Lord Jim" les "méthodes de restitution de la dépression", que Jim avait mises sur pied, confirmant ainsi les idées de Bibring (1953) sur la dépression, idées qui sont, d'après elle, "une importante contribution au rapprochement entre la psychologie du moi dépressif et celle du moi normal."

Shengold (1975) examine l'enfance et l'oeuvre de Kipling, qui, avec sa soeur Trix, fut abandonné par ses parents après 6 ans d'enfance heureuse et confié à une famille de blancs, dont la femme, phallique et omnipotente, le terrorisa par la rigidité de ses principes religieux et son sadisme. Shengold suppose que paradoxalement c'est peut-être la lutte qu'il livra pour éviter "le meurtre de son âme" dans sa nouvelle famille, qui lui procura la puissance créatrice et qui l'incita à écrire. Pour Shengold, l'histoire de Kipling touche aux mystères de l'origine de la maladie mentale et de la créativité, et ceux qui cherchent à les dévoiler, doivent s'attendre à y trouver contradictions et complexités. L'auteur rejoint ainsi son hypothèse antérieure (1974) où il déclarait que les résultats du "meurtre de l'âme" (si l'enfant survit) ne sont pas absolument destructeurs, ne conduisent pas toujours à la psychose et peuvent même parfois faire évoquer la créativité.

Pollock (1961) pense que le travail du deuil est essentiel pour l'adaptation humaine et qu'il a une origine phylogénétique. Il souligne (1975) l'apparemment grand sens du travail du deuil chez les individus créateurs ayant vécu le décès d'un parent durant l'enfance, comme les écrivains (1'200 d'entre eux, suivant Pollock, auraient eu un tel traumatisme), peintres, sculpteurs, compositeurs, scientifiques, théoriciens, politiciens. Pollock est d'avis que l'acte créateur et le produit de cet acte peuvent être guidés par cette perte et avoir, pour le créateur, des significations multiples, lesquelles sont en rapport avec le deuil et le décès. Donc, ce qui dans certains cas peut aboutir à des manifestations pathologiques, peut dans d'autres donner naissance à la créativité.

Cet auteur pense que "l'immortalité réelle et symbolique paraît jouer un rôle important dans la construction de l'utopie"; il insiste sur le fait que l'étude de la vie de politiciens utopiques et révolutionnaires révèle une relation possible entre la perte d'un objet d'amour durant l'enfance et l'activité politique. Il donne l'exemple de Lénine qui perdit son père à l'âge de 16 ans et son frère aîné, exécuté par Alexandre III, 1 an après le décès de son père. Pollock rappelle que Freud considérerait l'immortalité comme une défense contre l'angoisse et que, toujours d'après Freud (1915), "dans l'inconscient, chacun de nous est convaincu de sa propre immortalité."

Pollock remarque ensuite que le monde idéal n'est pas seulement celui où l'on peut aller après la mort, mais qu'on a la possibilité, dans notre vie terrestre, d'aspirer au monde idéal et cela sous la forme de l'utopie. La suggestion de Pollock est que le résultat du travail du deuil suivant un décès, la libido détachée de l'objet perdu devenant alors à nouveau disponible pour l'individu, peut être le réinvestissement de cette libido dans un idéal ou dans des fantasmes utopiques. Ce réinvestissement pousserait l'individu à rechercher de manière passionnée l'immortalité de cet idéal ou de ces fantasmes utopiques et cette immortalité trouverait son achèvement dans la création esthétique, scientifique, philosophique ou politique. L'hypothèse de cet auteur est donc que l'une des principales motivations de la créativité serait le désir de l'immortalité qu'a un individu créateur pour lui-même et son oeuvre.

Selon Pollock, l'immortalité a pour un individu différent des significations différentes: la croyance en l'immortalité, vue en tant que nouvelle existence paradisiaque après la mort, peut être conçue comme une défense contre la crainte de la mort et être ainsi l'expression d'une régression à un état de fusion narcissique ou d'union symbiotique avec une imago maternelle archaïque, idéalisée, omnipotente et indifférenciée sexuellement, c'est-à-dire avec la mère prégénitale; cette régression permettrait à l'individu d'entrer dans le paradis prégénital, ceci dans la mesure où, durant son existence terrestre, son surmoi et son idéal du moi auraient été en harmonie, (cf notamment Rochlin (1965), Ross (1968), Kohut (1971)). Cependant, d'un autre côté, cette conception de l'immortalité pourrait être dépassée, si l'on se réfère aux idées de Lifton et Olson (1974), selon lesquels le sens de l'immortalité réside dans une sorte de "transcendance expérientielle" où le temps et la mort disparaissent, où l'expérience mort-renaissance est court-circuitée et où il y a continuité et connexion au-delà de la mort personnelle. Dans cette optique, l'immortalité ne serait ni compensatoire, ni pathologique, mais "la symbolisation des liens que l'homme a avec ses compagnons biologiques, ainsi qu'avec son histoire passée et future." (Lifton (1974)).

Ainsi pour Pollock, chez les créateurs artistiques et les politiciens idéalistes et utopiques, il y aurait possibilité d'une "transcendance de la

mort individuelle", la mort étant vue comme une transformation avec continuité, non comme une fin en et de soi, l'idéal utopique, lorsqu'il est atteint, ou l'oeuvre, lorsqu'elle est créée, assurant à l'individu créateur, au moment de sa disparition du monde terrestre, l'immortalité à travers la fusion ou la symbiose avec l'imgo maternelle archaïque, toute-puissante et idéalisée.

Pollock relève encore l'opinion de Peters (1971), d'après lequel la créativité pourrait être comprise comme une défense contre la dépression: l'art recrée, réunit, restaure et retient les objets perdus, l'ultime but de l'art étant de vaincre la mort ou la crainte de la mort et d'acquiescer ainsi l'immortalité. "Mais avant qu'il y ait une nouvelle création, il doit y avoir un travail de deuil pour l'ancienne, soit pour l'objet perdu, l'idéal perdu, ou la création perdue," (Pollock (1975)).

Pour Haynal (1976): "La création, l'activité créatrice cherchent à recréer une complétude (souvent bisexuelle) sans séparation ni différence (ni différences des sexes, ni castration). Elles protègent donc contre l'angoisse de séparation d'avec la protection maternelle satisfaisante, et en même temps contre la révélation du manque et l'angoisse de castration. La représentation est en même temps re-présentation et la création de l'objet est en quelque sorte une re-crétion de l'objet perdu." Le même auteur cite dans la littérature anglo-saxonne, des écrivains orphelins avant 15 ans: Byron, Keats, Wordsworth, Coleridge, Swift, Gibbon et Drinkwater; dans la littérature française: Molière (orphelin de mère), Racine (orphelin à l'âge de 4 ans), Rousseau (orphelin de mère), Stendhal (orphelin de mère), Hugo (séparé de ses parents), Baudelaire (orphelin de père à l'âge de 6 ans), Camus et Sartre (tous deux orphelins de père). Haynal souligne que le fait que certains d'entre-eux, (notamment Joyce, Pascal et Proust, comme le rappelle Anzieu (1975)), ne soient devenus créateurs qu'une fois orphelins, serait attribuable "à la séparation, à la nécessité de devenir indépendant, de se détacher. Ce serait le travail du deuil mis en branle au moment du décès qui pousserait l'individu à prendre son "indépendance" pour ne plus compter que sur ses propres ressources."

Reprenant l'hypothèse de Gregory (1966) d'un lien entre la perte des parents et la dépression, puis entre dépression et créativité, Haynal pense qu'au ""trauma narcissique" (cf Grunberger) qui serait la perte de la toute-puissance infantile, s'ajouterait logiquement et de très près le besoin de réparer cette situation traumatique fondamentale. L'homme, confronté avec ses limites peut réagir soit par un affect dépressif, soit en mobilisant sa vitalité pour tenter de les dépasser." Il conclut ainsi: "Quand il y a un sentiment pénible de limitation, de perte de la toute-puissance, de l'omniscience, l'art, la religion et la science promettent une certaine immortalité à l'individu en quête de processus réparateurs. L'existence paradisiaque essaie de nier le poids de la séparation, de la perte et de la mort. L'au-delà nous permet une régression par la mort, dans le continuum de l'immortalité, et une restitution du paradis (perdu) après la Résurrection..."

Beaucoup d'autres auteurs, sans rapprocher directement la perte d'un parent et la créativité, se sont néanmoins penchés sur des aspects différents de la créativité.

Ernest Jones (1956) émet l'idée d'une corrélation possible entre la réceptivité qui caractérise la nature du génie, et la crédulité, ce manque d'esprit critique vis-à-vis des stimuli de l'environnement allant de pair avec une ouverture d'esprit analogue à l'égard des idéaux qui surgissent

du préconscient et même finalement du ça. "Ce défaut de critique est là permis, en raison du relâchement de la censure intérieure, quand l'harmonie est établie, pour un moment, entre les 3 instances psychiques: le moi, le surmoi et le ça".

Khan (1960) met en évidence le rôle catalyseur des amitiés privilégiées pour l'épistémologie de l'expérience de soi et plus particulièrement le rôle catalytique de l'ami du génie créateur, en donnant les exemples de Montaigne et La Boétie, Rousseau (orphelin de mère à sa naissance) et l'"Autre", ainsi que Freud et Fliess. L'"Autre" est mis ici par Khan pour toute une suite de personnages ayant joué un rôle fondamental dans la vie de Rousseau, notamment Mme de Warens, Thérèse Levasseur, le philosophe anglais Hume etc. Après leur avoir témoigné un attachement passionné et avoir eu profondément besoin d'eux, Rousseau éprouvait successivement vis-à-vis de ces personnages de la haine, les désinvestissait et les rejetait violemment, ce qui lui permettait alors de se réinvestir lui-même, de s'aimer mieux et ainsi de pouvoir "mieux définir sa propre image idéale de lui-même". (Khan (1960)).

Rosolato (1965) donne une place centrale parmi toutes les formes d'organisation psychique à la structure perverse (principalement le fétichisme) dans la compréhension du phénomène esthétique, de l'oeuvre d'art, et de sa fonction. Cet auteur pense que la création esthétique nécessite un recours à la question de la paternité et se demande "si la vocation de l'artiste doit quelque chose aux rapports avec le père durant l'enfance", tout en remarquant que "Freud, au moins dans le cas de Léonard de Vinci indique l'absence de père, surtout dans les 5 premières années, ce qui par un défaut "d'intimidation" expliquerait le rejet "des chaînes de l'autorité" et le moyen de se soustraire à tout dogmatisme". Rosolato reprend ensuite la conception de Mélanie Klein sur la restauration de l'objet: "Les attaques fantasmatisques à l'égard d'un des parents entraînent une réparation au niveau d'une image; ainsi la créativité trouve son élan à partir d'un Idéal du Moi, après avoir désinvesti une première image dévaluée; la création permet une adéquation entre le Moi et l'Idéal du Moi, qui s'accompagne de cet indice de jubilation présent dans la découverte."

J. Chasseguet-Smirgel (1965) oppose 2 types d'actes créateurs, ceux qui visent à la réparation de l'objet (selon la conception kleinienne) et reposent sur le refoulement des pulsions sadiques et sur la mise en place de formations réactionnelles et ceux qui visent à la réparation du sujet, impliquant une décharge des pulsions sadiques sur le mode sublimé.

Selon de M'Uzan (1965), le processus créateur se fait selon la dialectique "saisissement-représentation", l'activité de représenter (mise en scène, dramatisation) "la situation au monde d'un être de désir" aboutissant à la représentation d'une nouvelle réalité, l'oeuvre créée. Pour cet auteur, "l'oeuvre, objet fini, complet, doué d'efficacité, donc puissant, est représentée dans l'inconscient par le phallus qui est, selon Grunberger, l'emblème et l'image de l'intégrité narcissique." De M'Uzan insiste sur le statut économique du créateur et sur la rencontre particulière entre les exigences pulsionnelles et celle de la réalité extérieure chez l'artiste. Il postule ensuite chez le créateur littéraire la nécessité de créer un personnage intérieur, qui ne serait ni le public réel, ni le père réel, mais une image paternelle intérieure, naissant de qualités projetées d'abord sur le père réel, (lequel est ensuite éliminé), et ayant une "capacité de réceptivité totale tant pour les pulsions les plus destructrices, que pour l'auto-affirmation la plus totale", de telle sorte que "tout ce qu'on ne peut faire subir au public réel, on est libre de le lui infliger, sans que la maîtrise anale qui s'exerce sur lui, risque de

le détruire." Ce père intérieur, à la fois médiateur et géniteur de l'oeuvre serait soumis, au cours du processus créateur, à une transformation: d'abord objet des visées pulsionnelles, il deviendrait dans un second temps, en quelque sorte, le double de son créateur, assurant ainsi la restauration de l'intégrité narcissique du créateur. De M'Uzan souligne encore chez l'artiste, le caractère à la fois temporel et topique de la régression, la perméabilité spéciale, "contrôlée", entre les systèmes Conscient-Préconscient-Inconscient, ainsi que "l'harmonisation des rapports entre processus primaire et secondaire."

Arieti (1967) met également l'accent sur la combinaison particulière des processus primaire et secondaire dans la genèse de la création, combinaison pour laquelle il propose l'expression de processus tertiaire, et sur la grande importance de l'influence de la mère (notamment son amour intense pour l'enfant et son sentiment de certitude intérieure que son enfant deviendra quelqu'un d'extraordinaire) chez l'artiste, bien qu'il soit impossible d'affirmer que c'est un facteur causal suffisant.

D'après Anzieu (1974), le côté commun entre le psychanalyste et le créateur est l'identification héroïque décrite par Lagache. Anzieu distingue créativité et création: il définit la créativité comme "un ensemble de prédispositions du caractère et de l'esprit qui peuvent se cultiver et que l'on trouve sinon chez tous, du moins chez beaucoup. La création, par contre, c'est l'invention et la composition d'une oeuvre d'art ou de science répondant à 2 critères: apporter du nouveau et voir sa valeur tôt ou tard reconnue par le public." Toujours selon le même auteur, la création est rare, la plupart des individus créatifs ne sont jamais créateurs et ce qui les différencie, c'est le "décollage". Anzieu rapproche le travail du rêve, le travail du deuil et le travail de la création: ce qui va favoriser le "décollage", c'est-à-dire la possibilité de devenir créateur, réside à la fois dans la prise de conscience de la réalité à venir de sa propre mort et dans la mort réelle de ses propres parents, (Anzieu mentionne Proust, Pascal et Joyce comme n'étant devenus créateurs qu'une fois orphelins), ce qu'E. Jacques (1963) a appelé la crise du milieu de la vie et ce qui, selon lui, va engendrer une ré-élaboration de la position dépressive. Si cette crise est surmontée, cela permettra à l'individu de faire à l'avance le deuil de sa propre mort à venir et de plus, chez les individus doués, de libérer certaines possibilités qui aboutiront à la création et par là-même à l'assurance, pour le créateur, de sa propre immortalité ainsi que de celle de son oeuvre.

Considérant la mort du père, Anzieu fait remarquer que celle-ci "suscite chez le garçon un deuil très particulier, le deuil du rival originaire à l'égard duquel des souhaits de mort oubliés ont jadis fonctionné", et que "ce qui est libéré en lui, à ce moment-là, est ce souhait de mort rentré depuis l'enfance". Pour Anzieu, "créer, c'est toujours d'une certaine façon tuer quelqu'un, (cf. cette phrase de Freud dans une lettre au pasteur Pfister, citée par de M'Uzan: "On ne peut rien faire de vrai, sans être un brin criminel." -autrement dit, ajoute de M'Uzan, sans se sentir coupable.), la chose étant facilitée, si ce quelqu'un vient de mourir, car on peut le tuer avec un moindre sentiment de culpabilité. Un des plus grands obstacles à la création restant, en effet, les sentiments du culpabilité." C'est de même que, selon de M'Uzan, l'oeuvre conserve toujours l'empreinte des pulsions destructrices tirant l'individu de son organisation narcissique et est ainsi souvent proche du crime, si l'agression est dirigée vers l'extérieur et non vers le sujet lui-même. Anzieu relève encore que "le créateur crée à cause de et malgré ses sentiments de honte et de culpabilité. Créer, c'est transgresser les tabous (cf également Rosolato), c'est s'affranchir des menaces, mais c'est aussi jouer avec le

feu. C'est en payer le prix par des moments d'angoisse et de dépression. Cette descente en soi est une descente aux enfers".

Anzieu distingue 5 phases du travail de la création:

1. accomplissement d'une régression rapide et profonde, liée à une crise intérieure et mobilisant des représentations archaïques, tout en étant contrôlée par le moi.
2. saisie perceptive nette de certaines de ces représentations, permettant leur fixation dans le préconscient.
3. transcriptions élaboratives de l'image, de l'affect, du rythme ainsi saisi dans un matériau particulier et / ou selon un code familial.
4. travail de composition à partir de ces transcriptions élaboratives.
5. la production au dehors de l'oeuvre soumise à l'épreuve de la réalité qui est le jugement du public.

Ces 5 phases comportent chacune leurs résistances spécifiques correspondantes et le travail psychique de la création nécessite au moins les 3 premières.

Différents auteurs, notamment Spitz, Bowlby, Yarrow et Greenacre sont d'accord sur le fait qu'un maternage intense et stimulant a des effets favorables sur l'enfant. Il faut peut-être préciser ici que, ce que nous entendons nous par maternage intense, ne concerne pas seulement les soins maternels (la mère qui s'occupe beaucoup de son enfant, lequel devient l'objet privilégié de ses soins), mais va aussi dans le sens du narcissisme du créateur, qui vraiment investit son cerveau, ses capacités créatives, et les défend (narcissisme autoprotecteur), ce qui explique le comportement du créateur, qui paraît très égocentrique, qui se désintéresse un peu du monde en faveur de sa personnalité créatrice.

M. Besdine (1968-69) décrit un type particulier de maternage, qu'il nomme maternage jocastien, où la mère présentant une soif d'affection assez intense, laquelle tire son origine de diverses conditions concomitantes (désir d'un enfant, absence de père, absence de vie sexuelle normale etc.), surinvestit libidinalement son enfant, surtout si c'est un garçon, prolongeant ainsi la symbiose mère-enfant au-delà de la 1ère année et dans la période de séparation/individuation, vu l'évanescence du père, lequel ne remplit pas la fonction essentielle de rompre cette symbiose primitive.

Ce maternage poussé, de type jocastien (avec le désir incestueux que Jocaste éprouva pour Oedipe), résultant d'une constellation familiale particulière, jouerait, toujours selon Besdine, un rôle fondamental, non seulement dans la genèse de l'homosexualité, mais aussi dans la naissance du génie créateur. Le désir incestueux de la mère pour son fils et vice-versa, ainsi que le maternage intense, seraient responsables de la nette composante homosexuelle, de la peur de l'amour et de la non résolution du problème oedipien, que l'on rencontre fréquemment chez les génies.

Il faut peut-être ajouter que, pour nous, le maternage de type jocastien implique en premier lieu pour l'enfant de prendre à son propre compte les idéaux de la mère.

Anzieu remarque encore que ce prolongement de la symbiose avec sa mère pousse le génie à rechercher une reproduction de cet état avec son ami confident, dont le rôle de catalyseur de l'oeuvre a déjà été signalé ci-dessus (cf Khan), et que cet ami confident, par sa propre résonance émo-

tionnelle et fantasmatique avec les premières ébauches de l'oeuvre, va procurer au génie "l'illusion positive" (cf Winnicott), qui lui permettra la transformation de ses fantasmes personnels en une oeuvre créée.

Pour Anzieu, d'autres conditions indispensables pour prédisposer l'enfant à être créateur seraient son attitude mentalement active vis-à-vis de la scène primitive et qu'au maternage jocastien succède une attitude paternelle tolérante, bienveillante, et suscitant le désir de savoir.

Anzieu étudie le génie créateur du point de vue dynamique, économique et topique. Du point de vue dynamique, il insiste sur le noyau conflictuel inconscient qui est la source de fantasmatisation et le contenu de toute création et note, en accord avec Smirnoff, qu'on peut trouver chez les créateurs toutes les organisations pathologiques (névrotique, psychotique, perverse, caractérielle, psychosomatique). Du point de vue économique, il signale l'importance du narcissisme, du masochisme et de l'érotisme anal, la préservation d'un espace psychique intermédiaire, celui de l'illusion, où il y a continuité entre le principe du plaisir et celui de la réalité. Ce serait également dans cet espace intermédiaire que fonctionnerait le personnage intérieur imaginaire, double du créateur littéraire, décrit par de M'Uzan. Du point de vue topique, Anzieu rappelle la grande force pulsionnelle du ça des génies, le rôle central du moi dans le travail de création, le conflit entre le surmoi et l'idéal du moi, comme le soulignent également Pollock, Rosolato et de M'Uzan, avec la prédominance du second sur le premier; le surmoi ne devrait pas être doté d'une sévérité excessive, l'idéal du moi serait de nature encourageante, tout ceci rendant possible la transgression des héritages et des tabous, sans laquelle l'oeuvre ne pourrait pas être créée.

Arieti (1976), dans un essai de synthèse des différents aspects de la créativité, reprend le concept déjà émis auparavant (1967) des processus tertiaires et remarque que certaines caractéristiques rencontrées chez les individus créateurs comme l'intelligence, l'originalité, la spontanéité, la diligence, la persévérance, l'adéquation et la déviance du mode de pensée etc., lui paraissent trop fréquentes pour procéder uniquement du hasard. Il conclut que le champ de recherche sur la créativité est immense, mais les obstacles énormes et que "c'est dans l'essence de l'homme que se trouvent les racines de la créativité"...

IV. RESUME DE LA SITUATION PSYCHOLOGIQUE ET PSYCHODYNAMIQUE GENERALE DE L'ORPHELIN.

A/. Situation psychologique générale de l'orphelin.

Ajuriaguerra (1970) nous en donne une étude exhaustive: il relève que "l'orphelin de père ou de mère, s'il n'a pas trouvé de substitut parental, se trouve dans une situation d'abandon" et que sa réaction dépendra beaucoup de l'attitude du parent restant (p. ex: remariage ou non), du sexe de l'orphelin et du parent perdu, de la présence ou non de frères et soeurs ainsi que de leur âge, du mode de disparition du parent (brutal ou prévisible), et de l'âge de l'enfant au moment de la perte, dernier point reconnu comme fondamental par tous les auteurs.

M. Porot (1959), cité par Ajuriaguerra, note des réactions différentes de

l'enfant orphelin selon les 3 périodes suivantes: 0 à 7 ans, 7 à 10 ans et après 10 ans; toujours d'après Porot, avant 7 ans les conséquences seraient pratiquement nulles, s'il y a des substituts parentaux adéquats, mais beaucoup plus graves si la perte a pour résultat une carence affective durable; de 7 à 10 ans, l'enfant se rendrait mieux compte, mais ne serait pas encore à même de lutter efficacement contre l'accablement que crée cette disparition, le danger étant alors "la tendance de l'enfant à démissionner, à fuir la réalité dans des rêveries concernant l'enfance heureuse", et plus tard, l'adoption d'un comportement schizoïde très inquiétant; après 10 ans, les réactions de l'enfant seraient plus proches de celles de l'adulte.

Selon les travaux de B. Arthur et M. L. Kemme (1964), mentionnés également par Ajuriaguerra, il faut examiner séparément les effets immédiats et à long terme, et distinguer, bien que de manière artificielle, les problèmes intellectuels des problèmes émotionnels: l'inaptitude intellectuelle du jeune enfant à comprendre la nature de la mort réside dans l'insuffisance de développement de ses facultés d'abstraction et conceptuelles. Cet aspect a aussi été signalé par Stolorow et Lachmann (1975), qui insistent sur la difficulté de différencier, chez le jeune enfant, l'incapacité structurale du moi, vu son immaturité, de conceptualiser la mort, d'enregistrer un événement, de reconnaître la perte, du déni de la perte en tant que mécanisme de défense mis en place par un moi suffisamment mature pour appréhender la réalité. Ces 2 auteurs estiment que seul l'enfant de plus de 4 ans peut se rendre compte de la situation irrémédiable que représente la mort et commencer de faire le deuil, et que la phase de latence doit être atteinte pour que la perte puisse être intégrée, l'attitude du parent jouant un rôle décisif dans la reconnaissance de la perte et l'élaboration du deuil. Pour Furman (1964), l'acquisition du stade de la constance objectale et du concept de la mort (son sens et son caractère définitif) seraient indispensables pour que l'enfant puisse faire le deuil et ces deux conditions seraient remplies dès l'âge de 2½ à 3 ans.

Cette insuffisance des capacités d'abstraction et conceptuelles s'exprime principalement par l'incompréhension de 2 concepts majeurs: 1/ la finalité: p. ex: l'attente d'un retour du parent mort peut persister (même jusqu'à l'adolescence selon des observations de Wolfenstein (1966), mais il s'agirait donc ici d'un déni de la perte), surtout si le parent restant n'accomplit pas sa fonction de faire admettre à l'enfant la réalité de la perte avec son caractère définitif. 2/ la causalité: p. ex: l'enfant peut attribuer la cause de la mort de son parent, en la confondant avec ses propres pensées, à son agressivité, à ses mauvaises intentions, et se sentir alors responsable de cette mort.

Du point de vue émotionnel, cela dépendrait du niveau de développement de l'enfant, de sa relation antérieure avec le parent décédé, des circonstances entourant la mort et du mode de réaction de la famille; l'enfant réagit à la perte selon deux thèmes: le sentiment d'abandon (pouvant conditionner le désir fantasmatique d'une réunion avec le parent mort) et la culpabilité (pouvant se manifester par des terreurs nocturnes ou des cauchemars, lesquels signent souvent la crainte fantasmatique de voir le parent mort revenir pour punir sévèrement l'enfant.). En outre, "le sentiment persistant d'abandon peut entrainer une adaptation précaire qui restreint le développement vers l'indépendance et les futures relations interpersonnelles. L'enfant peut réagir par une réaction de retrait d'investissements positifs du monde réel pour réinvestir dans des fantasmes qui ne comportent que le parent décédé et lui-même, ou d'autres fois il peut se réorganiser sous la forme d'un auto-investissement extrêmement narcis-

sique avec élaboration d'une sensation d'omnipotence." (Ajuriaguerra (1970)).

Reprenant également les idées de Fénichel (1931), Ajuriaguerra met l'accent sur le type différent d'organisation suivant le sexe du parent mort: "Dans le cas où le parent mort était du même sexe, la manifestation la plus évidente est la culpabilité, venant de l'hostilité passée envers ce parent, entraînant soit des épisodes dépressifs, soit des désordres caractériels de degrés divers, les réactions agressives pouvant être d'origine défensive afin d'éviter la dépression. La mort du parent du sexe opposé peut être ressentie comme une victoire dans la lutte oedipienne, une victoire dans laquelle, l'idéalisation du parent décédé non confrontée avec la réalité permet à l'enfant de le retenir comme sien pour toujours." Ajuriaguerra souligne encore le fait que nombre d'auteurs ont démontré les problèmes d'identification sexuelle que pose le décès d'un parent et particulièrement du père pour le garçon, qui tendra alors à prendre sa mère pour modèle et à devenir ambivalent au sujet de la masculinité.

B/. Caractéristiques psychodynamiques générales de l'orphelin.

En étudiant la revue de la littérature ci-dessus et spécialement l'article de Neubauer (1960), on peut essayer de dégager certaines caractéristiques retrouvées plus ou moins généralement chez l'orphelin dans les études psychodynamiques:

- 1/ Des fixations phalliques sont le plus souvent toujours présentes indépendamment du sexe du parent mort; de plus, dans certains cas, cette phallicité pourrait conduire à l'homosexualité.
- 2/ La déficience ou l'hypermotivité (vu les composantes sadiques) du surmoi, signant l'origine préoedipienne de celui-ci (la plupart du temps, il tire son origine de la phase anale.), est aussi très fréquemment signalée.
- 3/ Le remplacement fantasmatique du parent absent, lequel est alors extrêmement idéalisé et / ou punitif, jouerait un rôle capital que le parent absent soit le rival ou l'objet oedipien, (en élargissant ainsi la déclaration de Fénichel (1931)). Ce facteur pourrait être d'ailleurs plus ou moins spécifique de l'orphelin de père, notamment si l'on regarde l'exemple de Wulff (1942) où il n'en est pas du tout fait mention.
- 4/ La relation avec le parent restant, vu comme le séducteur préoedipien de l'enfant, (avec possibilités de maternage intense et de type jocastien) passe également au premier plan.

Il est bien entendu que d'autres composantes, comme le sexe de l'enfant, l'âge de celui-ci au moment de la perte, restent très importantes.

On pourrait même se risquer à dire que les 4 facteurs énoncés ci-dessus seraient plutôt caractéristiques lorsque la perte du parent intervient dans l'âge préoedipien; lorsque la perte arrive dans l'âge oedipien, elle aurait davantage tendance à intensifier les désirs et les craintes d'un Oedipe positif déjà présent avec fixation aux conflits oedipiens, que le parent perdu soit l'objet ou le rival oedipien. (cf. les cas de Keiser (1953) et de Meiss (1952)).

V. CONCLUSIONS.

Dans cet exposé, nous avons essayé de montrer que, dans la littérature française du XIXème siècle, pour prendre une époque où les biographies sont facilement examinables, les orphelins sont certainement sur-représentés - une probabilité statistique indiquant l'importance de l'orphelinage et de la créativité.

Ce travail tente donc de constituer un lien entre un fait singulier et ses conséquences psychiques, lesquelles, dans ce cas, ne sont pas pathologiques et il est très difficile d'en découvrir les raisons. Les seules hypothèses, auxquelles on puisse recourir pour l'expliquer, sont le vécu individuel, ainsi qu'une dimension de multidétermination (de nombreux faits déterminent ce qu'un seul va donner comme issue).

Tous les commentaires psychopathologiques, en partie contradictoires, que nous avons puisés dans la littérature psychanalytique (nous sommes restés à l'intérieur d'une école) révèlent bien à quel point ces problèmes ne sont pas résolus actuellement, ce qui rend très fragiles aussi bien nos notions de la normalité que nos explications déterministes des issues, et finalement tout effort de prophylaxie. Cela ne doit cependant pas conduire à un découragement, mais enseigner combien il est nécessaire que des travaux minutieux soient encore entrepris pour saisir la vie psychique, non seulement dans ses aspects déficitaires, mais dans ses aspects positifs comme la création également. Parler d'une population de "haut risque" comme les orphelins, sans tenir compte de la créativité extraordinaire qu'on trouve chez eux, ne paraît pas admissible.

BIBLIOGRAPHIE

1. AIMARD G., GUYOTAT J., LAURENT B., CONFAVREUX C., (1976): Mort ou absence du père. (Son rôle dans la genèse des processus psychotiques survenant entre 15 et 25 ans.) In: La Nouvelle Presse médicale, 28 août - 4 septembre, 5, no 28 p.p. 1739-1742.
2. AJURIAGUERRA Julian de, (1970): Manuel de psychiatrie de l'enfant, Masson, Paris.
3. ANZIEU D., MATHIEU M., BESDINE M., JACQUES E., et GUILLAUMIN J., (1974): Psychanalyse du génie créateur, Dunod, Paris.
4. ARIETI Silvano, (1967): The Rise of Creativity: From Primary to Tertiary Process, in: Arieti Silvano, The Intrapsychic Self, Basic Books, London - New-York.
5. ARIETI Silvano, (1976): Creativity, Basic Books, New-York.
6. ARTHUR B. et KEMME M.L., (1964): Bereavement in childhood, cité in: Ajuriaguerra Julian de, (1970): Manuel de psychiatrie de l'enfant, Masson, Paris, p. 841-842.
7. BESDINE Matthew, (1968-69): Complexe de Jocaste, maternage et génie, in: Anzieu D. et coll. (1974): Psychanalyse du génie créateur, Dunod, Paris.
8. BOWLBY John, (1951): Soins maternels et santé mentale, Monographie no 2 - O.M.S., Genève.
9. BOWLBY J. et PARKES C.M., (1970): Séparation et perte, in: Anthony E.J. et Koupernik C.: L'enfant dans la famille, vol. 1 p. 180-211, Masson, Paris (1970).
10. CHASSEGUET-SMIRGEL Janine, (1965): Réflexions sur le concept de "Réparation" et la hiérarchie des actes créateurs, rééd. in: Pour une psychanalyse de l'art et de la créativité, Payot, Paris (1971).
11. CLANCIER-GRAVELAT Anne, (1967): Oedipe et création littéraire, in: Revue française de psychanalyse, t. 31, p. 891-895.
12. CLARKE Ann M. and CLARKE A.D.B., (1976): Early Experience: Myth and Evidence, Open Books, London.
13. DEUTSCH Hélène, (1959): "Lord Jim" et la dépression, in: La psychanalyse des névroses et autres essais, (1970), Payot, Paris.
14. FENICHEL Otto, (1931): Specific forms of the Oedipus complex, in: Collected papers of Otto Fenichel, Vol. I, New-York: Norton, 1953 p. 204-220.
15. FERNANDEZ Dominique, (1970): Introduction à la psychobiographie, in: Nouvelle Revue de la Psychanalyse, no 1, Gallimard, Paris.
16. FREUD Sigmund, (1908): La création littéraire et le rêve éveillé, trad. fr. in: Essais de psychanalyse appliquée, (1971), Gallimard, Paris.
17. FREUD Sigmund, (1910): Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, trad. fr. (1927), Gallimard, Paris.
18. FURMAN R.A., (1964): Death and the young child, in: Psychoanalytic Study of the Child 19, p. 321-333.

19. GENEVARD Gilbert, (1956): Destinée de l'enfant illégitime (Etude psychiatrique et sociale de 150 adolescents et adultes.) Thèse de médecine, Lausanne, (1956).
20. GIOVACCHINI P., (1966): Dreams and the creative process, in: British Journal of Medical Psychology 39, p. 105 à 115.
21. GREGORY I., (1966): Retrospective data concerning loss of a parent: I/Actuarial estimates vs recorded frequencies of orphanhood, in: Arch. Gen. Psychiat. 15, p. 99-109; II/Category of parental loss by decade of birth, diagnosis, and MMPI., in: Arch. Gen. Psychiat. 15, p. 362-367.
22. HAMILTON J.W., (1969): Object loss, dreaming and creativity - The poetry of John Keats, in: Psychoanalytic Study of the Child 24, p. 488-531.
23. HAMILTON J.W., (1975): The significance of depersonalization, in the life and writings of Joseph Conrad, in: The Psychoanalytic Quarterly 44/4, p. 612-630.
24. HAYNAL André, (1976): Quelques considérations au sujet de la créativité, de la culture et de notre civilisation, in: Le sens du désespoir, Rapport au 36ème congrès des Psychanalystes de Langues romanes, Paris, P.U.F.
25. JONES Ernest, (1956): De la nature du génie, trad. in: Revue française de psychanalyse (1957), t. 21, no I, p. 64-82.
26. KANZER Mark, (1953): Writers and the early loss of parents, in: Journal Hillside Hosp. 2, p. 148-151.
27. KHAN Masud, (1960): Montaigne, Rousseau et Freud, (trad. de The catalytic role of crucial friends in the epistemology of self experience in Montaigne Rousseau et Freud) in: Le soi caché, (1976), p. 135-148, Gallimard, Paris.
28. KLEIN Mélanie, (1929): Les situations d'angoisse de l'enfant et leur reflet dans une oeuvre d'art et dans l'élan créateur, in: Essais de Psychanalyse (1968), p. 254-262, Payot, Paris.
29. LEICHTY Mary, (1960): The effect of father absence during early childhood upon the oedipal situation as reflected in young adults, in: Merrill-Palmer Quarterly 6, p. 212-217.
30. MARKOWITZ Irving, (1972): Origins of creativity, in: Psychiatric Quarterly, vol. 46, no 2, p. 199-207.
31. MC DOUGALL Joyce, (1972): Créativité et déviation sexuelle, in: Revue française de Psychanalyse, t. 36, no 4, p. 535-555.
32. M'UZAN Michel de, (1965): Aperçus sur le processus de la création littéraire, in: Revue française de Psychanalyse, t. 29, no I, p. 43-64.
33. NEUBAUER Peter B., (1960): The one-parent child and his oedipal development, in: Psychoanalytic Study of the Child 15, p. 286-309.
34. NIEDERLAND W.G., (1967): Clinical aspects of creativity, in: American Imago 24, p. 6-34.
35. POLLOCK George-H., (1962): Childhood parent and sibling loss in adult patients: A comparative study, in: Arch. Gen. Psychiat. 7, p. 295-305.
36. POLLOCK George-H., (1975): On mourning, immortality and utopia, in: Journal of American Psychoanalytic Association 23, p. 334-362.

37. POROT M., (1959): L'enfant et les relations familiales, cité in: Ajuriaguerra Julian de, (1970): Manuel de psychiatrie de l'enfant, Masson, Paris, p. 840-841.
 38. ROSOLATO Guy, (1965): Difficultés à surmonter pour une esthétique psychanalytique, in: Essais sur le symbolique, (1969), Gallimard, Paris.
 39. ROSOLATO Guy, (1963): Les arts plastiques dans un système des beaux-arts, in: idem.
 40. ROSOLATO Guy, (1965): Fonction du père et créations culturelles, in: idem.
 41. ROUQUETTE Michel-L., (1973): La Créativité, "Que sais-je ?" P.U.F., Paris.
 42. SHENGOLD Leonard, (1974): Soul murder: a review, in: International Journal Psychoanalytic Psychother. 3/3, p. 366-373.
 43. SHENGOLD Leonard, (1975): An attempt at soul murder, in: Psychoanalytic Study of the Child 30, p. 683-724.
 44. SMIRNOFF Victor, (1970): L'oeuvre lue, in: Nouvelle Revue de Psychanalyse no 1, p. 49-57.
 45. STOLOROW R.D. et LACHMANN F.M., (1975): Early object loss and denial: developmental considerations, in: Psychoanalytic Quarterly 44/4, p. 596-611.
 46. WEISSMAN Philip, (1971): The artist and his objects, in: International Journal of Psychoanal. 52, p. 400-406.
 47. WINNICOTT D.W., (1971): Jeu et réalité, trad. fr. Gallimard, Paris, (1975).
 48. WOLFENSTEIN M., (1966): How is mourning possible ?, in: Psychoanal. Study Child 21, p. 93-123.
 49. YARROW Léon J., (1964): Separation from parents during early childhood, in: Hoffman M.L. and Hoffman L.W., Review of Child Development Research, New-York Russel Sage Foundation, p. 89-136.
-

